

EASTERNBOYS

UN FILM DE ROBIN CAMPILLO

LE MONDE « la mise en scène de Campillo réussi à embrasser dans un seul mouvement la complexité du monde et des affects... »

LIBÉRATION « Robin Campillo a trouvé la fameuse 'bonne distance' qui n'est pas un négoce entre l'éloignement ethnologique et la proximité hystérique... »

LE JOURNAL DU DIMANCHE « Un film réussi et hors du commun » « un film tout à fait unique et au-dessus du lot »

LE PARISIEN « Eastern boys, édifiant à bien des égards sur l'immigration moderne, évolue sur une crête romanesque qui ne perd jamais de vue son humanité »

TÉLÉRAMA « un regard à la fois provoquant et romanesque sur notre monde »

LES INROCKUPTIBLES « Un film fantastique d'une singulière richesse, Robin Campillo est un grand styliste »

TÉLÉ CINÉ OBS « un documentaire pasolinien, une transe techno invasive, une histoire d'amour naissante, un thriller haletant (...) architecturalement impressionnant, visuellement élégant... »

PREMIERE « Avec une rare maîtrise de l'espace, du temps et du son, le cinéaste impose son univers sociopoétique »

VOGUE « Un petit bijou de subtilité (...) émouvant et magistral »

STUDIO « Magistralement réalisé » - « Génialement inconfortable »

TÊTU « Un des meilleurs films du printemps »

ELLE ***

«Robin Campillo a trouvé la fameuse 'bonne distance' qui n'est pas un négoce entre l'éloignement ethnologique et la proximité hystérique...»

ÉGARÉS DE L'EST

Gare, appartement, hôtel. Un film, trois plans de consistance. Qui se succèdent chronologiquement. La gare du Nord est le terrain parisien d'un plan drague entre un homme d'un certain âge, Daniel (plus ou moins 50 ans), et un jeune homme, Marek, qui y trafique tout ce qu'il peut, y compris son cul, au sein d'une bande d'Estiens (Russes, Ukrainiens...) dirigé par un jeune caïd qui s'est autobaptisé Boss. L'appartement est celui de Daniel, en proche banlieue parisienne, où il se fait piéger par la bande de Boss qui s'incruste chez lui pour une sorte de *house party* dégénérant en cambriolage de tout ce qui peut se transporter et démonter. L'hôtel est un genre de Formule 1 où sont logés des sans-papiers et partant toute la «famille», dont Boss est le parrain.

Ces trois hauts lieux du film sont évidemment poreux : des uns aux autres, ce sont d'abord les corps qui font le lien. Corps à corps dans un premier temps, puisqu'une fois passé la tornade de la boum vide-greniers, Marek négocie avec Daniel de bander hors bande : le rapport est d'emblée strictement sexuel (vite fait et pas forcément bien fait) et marchand. Daniel paye 50 euros la passe avec Marek. Puis leur relation se pérennisant, un forfait est négocié entre le client et le prostitué à 400 euros par mois. *Eastern Boys* pratique la vérité des prix. On apprendra ainsi la valeur de l'appartement de Daniel, acheté avant l'euro 600 000 francs. Sans doute pour qu'on puisse évaluer le standing de Daniel (cadre moyen), mais surtout pour rappeler, droit du plus fort bien connu depuis Fassbinder, que le rapport sexuel est aussi un rapport de classe.

Robin Campillo augmente ce regard libidino-marxiste d'autres rapports potentiellement conflictuels : l'âge (le jeune avec le vieux), la langue (Marek baragouine le français et l'anglais, tandis que Daniel ne parle pas un mot de russe) et le physique (le maigrichon et le massif).

Soulagement. L'inter-monde est un autre lien quand tous les décors successifs du film sont des zones de transit : gare de l'Est, hôtel périphérique mais aussi bien l'appartement de Daniel, où tout ne fait que passer : les cambrioleurs et bientôt les sentiments quand s'instaure entre Marek et Daniel un nouveau protocole qui métamorphose le commerce sexuel en relation amoureuse, puis familiale, Daniel se proposant d'adopter légalement Marek, d'en faire son fils en cessant d'être son amant.

On atteint alors le socle politique et social du film, qui est aussi son encourageante utopie : tout est possible, y compris le pire, sous le signe de l'aventure. *Eastern Boys* est gouverné par un principe d'incertitude. Qui nous assure que le cambriolage de son appartement n'est pas pour Daniel une sorte de soulagement ? Qui pourrait affirmer qu'il ne préférerait pas vivre sur les genoux de ses jeunes ennemis plutôt que de mourir debout, seul et vieillissant ? Qu'il ne préfère pas une vie dérangée à sa vie réservée ? Ces questions sont d'autant plus taraudantes que Daniel n'est pas le seul personnage qui soit préposé à l'ambiguïté : Boss, plus chef enfantin d'une portée de chiots que patron d'un gang. Et surtout Marek : la cessation de son homosexualité coïncide avec son évocation du pays en guerre civile d'où il vient. Faut-il le croire ou imaginer une nouvelle

ruse, un autre régime de séduction ? Le film heureusement ne tranche pas, la boucherie psychologique n'étant pas son style, et se meut tout entier dans l'oscillation des choses. C'est cette singularité pendulaire qui nous tient. Si familière (qui n'a jamais eu envie de vivre autrement ?) si lointaine (tous ces fantômes de nos existences possibles, qui nous frôlent, nous reniflent, s'évanouissent). Un sentiment littoral de flux et de reflux exprimé dans la physique même du film. Comme dans la longue scène d'ouverture où les protagonistes de la gare du Nord sont filmés de loin. Et pourtant, au son, on distingue parfaitement ce qu'ils se disent.

Diagonale. Robin Campillo a trouvé la fameuse «bonne distance» qui n'est pas un négoce entre l'éloignement ethnologique et la proximité hystérique – au profit du pire, le juste milieu –, mais une diagonale dansante et colérique où chaque point de vue dispute l'autre, le contraire, le déteste autant qu'il l'aime. Ce n'est pas de tout repos mais cette anxiété sur la brèche vaut tellement mieux que les soi-disant quiétudes qu'on nous impose.

GÉRARD LEFORT



ÉGARÉS DE L'EST
Dans «Eastern Boys», le cinéaste Robin Campillo dépeint la fascination trouble d'un quinquagénaire parisien pour des prostitués venus de l'Est. Une fiction dissonante sur le rapport à l'autre.

ROBIN DES BOYS

«Une fiction dissonante sur le rapport à l'autre»

«La mise en scène de Campillo réussit à embrasser dans un seul mouvement la complexité du monde et des affects...»

La rencontre de deux corps étrangers

Un quadragénaire branché séduit un jeune immigré russe : de ce face-à-face naît un thriller

«Comment la rencontre de deux corps étrangers peut-elle provoquer celle de deux mondes qui s'ignorent ?»



Dans le cinéma français, Robin Campillo est une personnalité à part, aussi discrète que secrètement influente. Son premier long-métrage, *Les Revenants*, sorti en 2004, qui mettait en scène une société forcée de faire face au retour de ses morts, n'a pas connu le même succès que la série télé qu'il a ensuite inspirée, mais il est resté dans les mémoires pour l'audace peu commune avec laquelle il fondait ensemble naturalisme et science-fiction. L'étrangeté malaisante qui s'en dégageait, son esthétique clinique, la profondeur des questions qu'il posait – intimes, sociales et politiques – révélèrent une volonté d'ouvrir les portes et les fenêtres du cinéma d'auteur français pour en redéfinir les contours. Pas étonnant que le film ait retenu l'attention de Canal+ au moment où la chaîne cryptée cherchait à rivaliser avec l'ambition romanesque et formelle des séries américaines.

Eastern Boys, son deuxième long-métrage, arrive dix longues années plus tard, que Robin Campillo n'a pas passées à se tourner les pouces. Pendant cette décennie, il a poursuivi son étroite collaboration avec Laurent Cantet dont il est à la fois le scénariste et le monteur. Double fonction paradoxale si l'on considère que la dernière étape de fabrication du film (le montage) se fait bien souvent « contre » la première (le scénario). Mais dont on pressent, aussi, à quel point elle peut être propice à la remise en question des canons

de l'écriture cinématographique.

La première chose qui frappe dans *Eastern Boys*, fiction qui naît de la rencontre entre un quadragénaire homosexuel, plutôt branché, et un jeune immigré russe sans papiers, c'est justement l'originalité, l'ampleur et la formidable efficacité de son récit. Thriller en mode mineur qui distille sa tension anxiogène par petits jets, ce film pose une question dont l'enjeu est aussi bien esthétique que politique : comment la rencontre de deux corps étrangers peut-elle provoquer celle de deux mondes qui s'ignorent ?

Comment ce qui aurait pu n'être qu'une vulgaire passe, oubliée aussi vite qu'elle s'est déroulée, va-t-elle entraîner un bourgeois parisien dans la réalité violente d'une petite frappe originaire d'Europe de l'Est ? Comment ce personnage va-t-il glisser d'un rapport consumériste au corps à une relation de pleine reconnaissance de l'autre ? Comment cela va-t-il l'acculer, finalement, à faire des choix politiques qui engagent tout son être ?

Le programme peut sembler lourd pour un seul film, mais la mise en scène tendue et dynamique de Campillo l'allège considérablement. Visiblement influencé par des séries américaines comme « *The Wire* » qui puisent leur souffle romanesque dans le terreau d'une réalité sociale très documentée, le cinéaste construit son film comme un collage de quatre grands blocs narratifs à géométrie

et temporalité variables.

Filmé gare du Nord, le premier se déploie en une formidable chorégraphie, jouant avec les mouvements des voyageurs en marche, les parcours fluctuants de ceux qui zonent sur place, que ce soit pour vendre, pour mendier, pour voler ou pour surveiller. L'image se resserre légèrement sur ceux qui deviendront les personnages du film, les perd de nouveau, puis les ressaisit pour ne plus les lâcher.

D'un côté il y a Daniel (Olivier Rabourdin), bourgeois en quête de chair fraîche, des billets plein le portefeuille qu'il ne comptera pas pour arriver à ses fins. De l'autre Marek, 20 ans à tout casser, l'insolence bravache de l'enfant des rues, qui le repère, le balade, l'attire sous un escalier. Marek fait partie d'un gang, des garçons de l'Est qui jouent à cache-cache avec la police, dont on ne sait pas bien à ce stade du film ce qu'ils trafiquent. Une fois son prédateur harponné, Marek se dérobe, attisant son désir jusqu'à le tenir en son pouvoir et

Pris en otage dans son propre appartement, le pauvre Daniel finira par s'abandonner à un étrange syndrome de Stockholm

lui arracher une invitation à domicile – et non, comme celui-ci le souhaitait, un rendez-vous dans une

chambre d'hôtel.

Cette invitation est l'objet de la vertigineuse deuxième partie, dans laquelle le pauvre Daniel, victime de sa concupiscence, se retrouve pris en otage dans son propre appartement où il finira par s'abandonner à un étrange syndrome de Stockholm. Nous ne révélerons rien de l'épisode, tant la mécanique du film repose sur ses retournements scénaristiques successifs.

La troisième partie voit la tension retomber et un parfum douceâtre recouvrir provisoirement celui qui flottait jusque-là.

La quatrième rebat encore une fois les cartes pour faire exploser, dans un final digne d'un grand film d'action, les signaux dormants qui distillaient depuis le début un climat anxiogène.

Tout en variation de rythme et de régime, la mise en scène de Campillo réussit à embrasser dans un seul mouvement la complexité du monde et des affects, à appréhender les personnages dans les liens qui les unissent les uns aux autres, et au monde dans lequel ils vivent. Soit ici la France de l'Europe de Schengen, qui éjecte sans ménagement ses passagers clandestins, et dans laquelle sauver une personne peut vouloir dire en condamner d'autres. Loin de l'angélisme dont ont pu récemment témoigner certains films sur le même sujet, la démarche de Campillo, cinéaste éminemment politique, questionne le sens de la responsabilité et de l'action. Et l'exercice, malgré un happy end de façade, laisse un goût amer. ■

**«Un film réussi et hors du commun»
«Un film tout à fait unique et au-dessus du lot»**

Danger désir

**La rencontre ambiguë
entre deux hommes
inspire un film réussi
et hors du commun
à Robin Campillo,
auteur des
« Revenants »**

Eastern Boys ★★★
De Robin Campillo, avec
Olivier Rabourdin, Kirill
Emelyanov, Danil Vorobjev,
Edea Darcque. 2 h 08. Sortie
mercredi.

ALEXIS CAMPION

Il s'en passe, à Paris, du côté de la gare du Nord ! Dans *Eastern Boys*, dont l'ouverture dépeint le ballet des voyageurs et des égarés qui se frôlent dans ce décor bourdonnant, on n'en doute pas longtemps : le cash, le sexe et d'inavouables plaisirs y transitent au quotidien. Mais le documentaire n'est pas l'objectif de Robin Campillo, fidèle scénariste et monteur de Laurent Cantet (*L'Emploi du temps*, *Entre les murs*), qui signe ici son deuxième long métrage après *Les Revenants*, un film d'anticipation dans lequel des morts s'invitaient chez les vivants.

Plus réaliste, parfois hyperréaliste, *Eastern Boys* s'empare d'une histoire nettement plus vraisemblable mais pas moins échevelée, de bout en bout inattendue, forte de son atmosphère dérangement, tendue, immorale, et au final plutôt belle et mémorable. Car cette fois, ce sont des immigrés qui s'invitent dans la

vie bien ordonnée d'un bourgeois parisien...

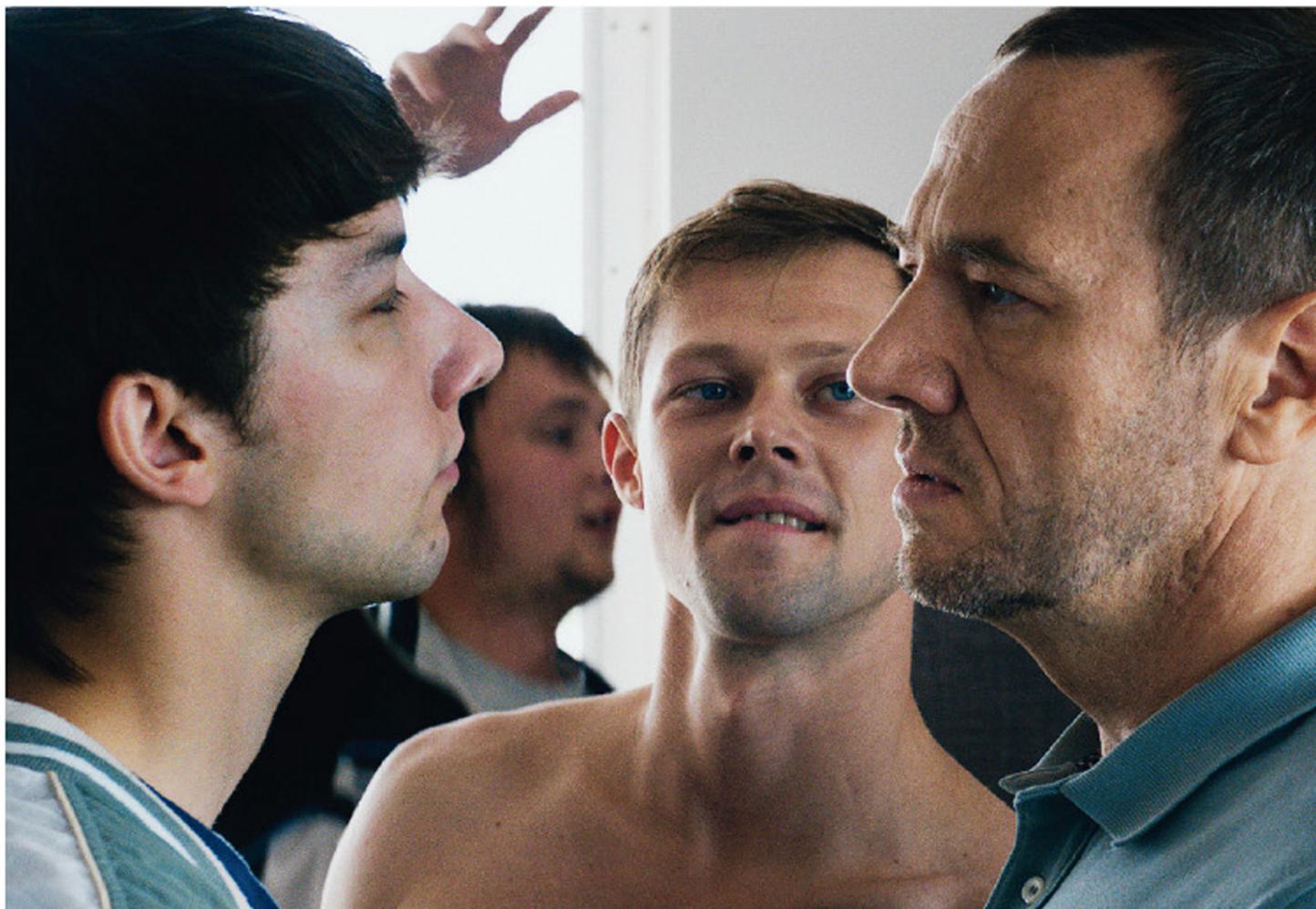
Daniel, un quadra esseulé campé par l'excellent Olivier Rabourdin, repère une bande de jeunes venus de l'Est, sans doute des Russes, peut-être des Roumains ou des Polonais, on ne sait trop. En quête d'amours clandestines et pourquoi pas tarifées, il approche l'un d'eux, Marek. La rencontre aura bien lieu, dès le lendemain. Mais rien ne se passera comme l'avait prévu Daniel, qui fort heureusement a les nerfs solides.

Embarras et malaises

Ainsi, au fil de rebondissements singuliers et parfois sidérants, *Eastern Boys* met en scène des situations d'embarras et de malaises extrêmes où les personnages ne peuvent plus s'exprimer que par le biais de silences assourdissants, de jeux de regards déterminants. Les deux héros, issus de deux mondes complètement différents, vont pourtant vivre une grande histoire d'amour. Si grande qu'elle n'ira jamais du côté des bons sentiments qui rassurent, mais plutôt au-delà du désir, et même au-devant de la loi... La cohabitation de tous ces motifs, articulée avec de l'action pure et une réflexion sociétale, fait d'*Eastern Boys* un film tout à fait unique et au-dessus du lot. ●



«Un regard à la fois provoquant et romanesque sur notre monde.»



EASTERN BOYS

ROBIN CAMPILLO

Daniel drague un jeune Ukrainien et se retrouve en butte à un gang de jeunes de l'Est. Un regard à la fois provocant et romanesque sur notre monde.



Une drague, gare du Nord : Daniel, un homme plus tout jeune, soudain ébloui par le visage d'un adolescent, lui fixe rendez-vous, chez lui, le lendemain... Ainsi commence ce film original, ambitieux, constamment sur le fil de l'inattendu et de l'ambiguïté. Rien n'y est prévisible, tout semble s'y dérober sans cesse. Se métamorphoser. A commencer par la sexualité, presque crue, d'abord, entre les deux hommes, qui se mue peu à peu en affection. En attachement. En éducation sentimentale. Et c'est cet amour imprévu et incongru

qui poussera, plus tard, Daniel à dépasser sa médiocrité. A se transfigurer, si l'on ose dire, pour s'en aller, au péril de sa vie, sauver cet amant, devenu bien plus qu'un objet de désir.

Deux moments superbes, où le temps semble s'étirer à l'infini, soutiennent le film, comme deux piliers. Dans le premier, Daniel attend celui qu'il a dragué la veille. Mais c'est un gamin nettement plus jeune qui sonne à sa porte. Trois autres ados s'introduisent à sa suite. D'autres encore, et parmi eux le «boss», un peu plus âgé, un petit mec à la redresse,

Daniel (Olivier Rabourdin, à droite), otage presque consentant d'une bande de voyous.

inquiétant et suave, visiblement le patron de ce petit gang d'*eastern boys* venus de Russie et d'Ukraine. Ils s'éparpillent dans l'appartement, repèrent les objets de valeur, vident le frigo, s'emparent de l'ordinateur. Ils mettent de la musique, ils dansent, ils versent de l'alcool dans des verres, en offrent même à leur hôte : ce sont les mendiants buñueliens envahissant un monde qui les exclut. Et contre toute attente, Daniel participe à la farandole grotesque. Il accepte cette fête dont il est l'otage : il bouge, il se déhanche, il boit. Tout autour de lui, comme dans un rêve, passent des objets familiers, sa télé, ses peintures, son lustre, et même le grand miroir du salon ; le gang les emporte. Au cœur des stridences et de sa transe, il croise le regard du beau jeune homme qui l'a trahi. Mais c'est la voix du boss

1/04/2014

«Une étude fascinante des rapports de domination entre les hommes.»



Eastern Boys

de Robin Campillo

avec Olivier Rabourdin, Kirill Emelyanov

Après une histoire d'amour entre un quadragénaire bourgeois et un jeune sans-papiers d'Europe de l'Est, doublée d'une étude fascinante des rapports de domination entre les hommes.

Au terme des six chapitres intenses qui lui servent d'architecture, de ses nombreux rebondissement et variations de points de vue, il n'est pas sûr que l'on ait percé tous les mystères d'*Eastern Boys*. Pas sûr non plus que l'on devine une morale dans cette affaire, tant la complexité des sentiments qui l'animent rend illusoire tout jugement catégorique. Et c'est d'ailleurs la singulière richesse de ce film troublant et retors, le deuxième de Robin Campillo, un scénariste et monteur longtemps associé à Laurent Cantet, auteur en 2004 d'un objet fantastique bizarroïde, *Les Revenants*, qui inspira la série du même nom.

Ici, ses ambitions sont claires, frontales : "Parler des sans-papiers", affirme le cinéaste dans sa note d'intention. Mais parler pour dire quoi ? Pour dire sa révolte de citoyen face à un Etat qui, même sous un gouvernement de gauche, continue de réprimer les immigrés clandestins ? Pour dire sa colère d'artiste romantique penché sur les affaires du monde, comme Philippe Garrel filmant de loin une arrestation de sans-papiers en marge d'*Un été brûlant* ? Ce serait trop simple pour Robin Campillo, qui sait bien que l'indignation ne fait pas de bons films, puisqu'elle empêche le conflit, la dialectique. Lui, au risque de se rendre moins aimable, préfère poser les vraies questions, interroger notre regard sur

les sans-papiers, ces sujets de fantasme et de répulsion qu'il aborde par le prisme le plus révélateur possible, celui du désir.

Eastern Boys est donc une histoire d'amour, qui commence logiquement par une scène de drague. Dans une gare de Paris, un petit bourgeois en goguette, Daniel (Olivier Rabourdin), aborde un prostitué issu d'Europe de l'Est, Marek. Ils se toisent, discutent tarif, et Daniel invite le jeune gigolo à le rejoindre chez lui pour une passe. Sauf que le plan déraile : le jour du rendez-vous, Marek se pointe avec son gang de gamins sans papiers, tous issus des Balkans, et ils mettent à sac l'appartement de leur hôte, impuissant face à la violence des *eastern boys*. D'une tension inouïe, scandée par les pulsations hypnotiques de la musique d'Arnaud Rebotini, cette belle scène de cambriolage ouvre le premier chapitre d'une romance à l'issue très incertaine.

Car les deux hommes se reverront plus tard, de plus en plus fréquemment, et ils vivront une aventure de couple sans que l'on sache précisément quelles sont les intentions de Daniel, ni ce qui l'attire chez ce clandestin d'Europe de l'Est. S'agit-il d'un amour sincère ou cherche-t-il à réparer l'affront de son agression et restaurer enfin sa place de dominant ? La force d'*Eastern Boys* est qu'il ne tranchera pas entre tous ces possibles, laissant mûrir une ambiguïté fascinante sur la nature

des motivations de ses personnages.

Entre le client et sa pute, d'abord amants, amis, puis parents lorsque Daniel propose à Marek de l'adopter pour permettre sa naturalisation, se met en place tout un réseau de sentiments contradictoires, qui semblent éclairer l'état des relations entre les sociétés occidentales et leurs clandestins : ce mélange de compassion paternaliste et de rejet, de désir et de peur. Mais cette hypothèse, jamais Robin Campillo ne la formulera vraiment, jamais il ne cédera au discours, laissant sa mise en scène des corps et des regards organiser le doute.

S'il témoigne d'un sens de l'écriture aiguë et d'une redoutable intelligence politique, *Eastern Boys* n'en est pas moins le film d'un grand stylistes, qui s'élève du naturalisme pour inventer son propre monde, à la lisière de l'onirisme. Il faut voir ainsi la manière dont Robin Campillo filme sa bande de sans-papiers, comme une meute subliminale et irréelle, entre les *ragazzi* pasoliniens et les enfants maléfiques du *Village des damnés* de John Carpenter. De pures projections fantasmagiques, en somme, dont le cinéaste va peu à peu ôter les masques et révéler la vérité amère : celle de gamins sacrifiés, victimes d'un monde malade. Toute la grandeur d'*Eastern Boys* est là, contenue dans l'expression du visage d'un clandestin enfin regardé. **Romain Blondeau**

**«Un documentaire pasolinien, une transe techno invasive, une histoire d'amour naissante, un thriller haletant (...)
Architecturalement impressionnant, visuellement élégant (...))»**

♡♡♡ EASTERN BOYS

DE ROBIN CAMPILLO

Drame français Avec Olivier Rabourdin
Kirill Emelyanov Danil Vorobyev Edea
Darcque 2h08

Daniel (Olivier Rabourdin) regarde un ballet de réfugiés dans une gare et finit par draguer Marek (Kirill Emelyanov), adolescent venu de l'Est, et lui arracher un rendez-vous – Marek insiste pour venir chez lui – dès le lendemain. A l'heure dite, rien ne se déroule comme prévu et Daniel se retrouve la proie consentante d'un gang d'enfants perdus russes, moldaves et roumains, dirigé par le très charismatique Boss (Danil Vorobyev).



Kirill Emelyanov et Olivier Rabourdin

Auteur des « Revenants » (2004), Robin Campillo signe le film de la maturité avec cette symphonie en quatre mouvements – un documentaire pasolinien, une transe techno invasive, une histoire d'amour naissante, un thriller haletant – où se mêlent menace et promesse, frénésie sexuelle et domination sociale, plaies du monde et sous-texte politique. Architecturalement impressionnant, visuellement élégant, « Eastern Boys » (primé à la Mostra de Venise) a l'indéniable mérite de fuir les héros empathiques et les discours préfabriqués pour sonder les corps, jouer avec la peur sans pour autant négliger d'interroger l'éthique du spectateur.

S. G.

« Avec une rare maîtrise de l'espace, du temps et du son, le cinéaste impose son univers 'sociopoétique' »



L'excellente bande originale est signée Arnaud Rebotini, l'un des producteurs historiques de la scène électro française.

Au centre, Olivier Rabourdin.

EASTERN BOYS

de Robin Campillo

★★★

Daniel rencontre Marek à la gare du Nord, où le jeune homme semble racoler tranquillement. Les deux hommes conviennent d'un rendez-vous chez Daniel, qui va tourner au cauchemar. Ou peut-être est-ce en fait le début d'une histoire d'amour ?

Drôle de parcours que celui de Robin Campillo. Fidèle scénariste et monteur du sensible et exigeant

Laurent Cantet, il a réalisé *Les Revenants*, fascinant film de zombies naturaliste sorti en 2004. Puis, à la faveur de l'adaptation – par d'autres – de ce long métrage atypique en série télé, Campillo est soudain devenu hype. Si *Eastern Boys* marque sa résurrection, il s'inscrit surtout dans la continuité de son œuvre. Plusieurs séquences, quasiment

muettes et hypnotiques, font ainsi largement écho à son premier film, qui installait doucement une ambiance anxiogène par la seule grâce de la mise en scène et par le jeu hébété des acteurs. Ici, il est encore beaucoup question de solitude (avec soi-même ou au milieu des autres), de rapport à l'étranger (le zombie ou l'Ukrainien clandestin), de place dans le

monde (parmi les vivants ou les morts, dans la société civile ou à sa marge) et, par-dessus tout, de culpabilité, cette insidieuse maladie de l'âme qui pousse l'homme dans ses derniers retranchements. Cinéaste philosophe et esthète, Robin Campillo n'en oublie pas pour autant le spectateur, comme en témoignent les deux premières séquences où les enjeux sont sans cesse déplacés et où le suspense le dispute au vertige existentiel. Avec une rare maîtrise de l'espace, du temps et du son, le cinéaste impose son univers « sociopoétique » et fait entendre une voix qui, on l'espère, sera difficile à ignorer. **C.N.**

FRA. 2 H 08. **AVEC** OLIVIER RABOURDIN, KIRILL EMELYANOV, DANIIL VOROBEV, EDEA DARCOUE...
SCÉNARIO ROBIN CAMPILLO. **PHOTO** JEANNE LAPOIRIE. **MUSIQUE** ARNAUD REBOTINI. **PRODUCTION** HUGHES CHARBONNEAU, MARIE-ANGE LUCIANI.
DISTRIBUTION SOPHIE DULAC.

«Un petit bijou de subtilité (...) Emouvant et magistral.»



VENT D'EST

Primé lors de la dernière Mostra de Venise, *Eastern Boys*, le second film de Robin Campillo, est un petit bijou de subtilité qui met le doigt sur les thèmes brûlants de l'intégration, de l'immigration et de la différence. Émouvant et magistral.

Au début il y a une gare, ou plutôt les gens qui la traversent. Mais au milieu du ballet des voyageurs, c'est une autre chorégraphie, à la fois distincte et simultanée, qui se dessine. Une bande de jeunes garçons déambule dans les méandres de la gare du Nord. On ne sait pas ce qu'ils veulent : ils fuient la police, lancent des regards à quelques passants, se disséminent puis se retrouvent. Un garçon peu à peu se détache, il vient de l'Est et s'appelle Marek, suivi par un homme plus âgé, Daniel, qui va lui demander une relation tarifée. Il y a trente ans, à quelques mètres de là, Patrice Chéreau tournait *L'Homme blessé*, où Jean-Hugues Anglade se prostituait dans les toilettes de la gare de l'Est. Robin Campillo, connu pour être le monteur de Laurent Cantet, mais aussi le réalisateur des *Revenants* qui a inspiré la série à succès, va pourtant très vite, contrairement au film écrit par Hervé Guibert, délaissé l'esthétique des pissotières. Marek est un piège qui va se refermer sur Daniel, faisant basculer la fiction dans une atmosphère presque

fantastique, voire sur la fin d'heroic fantasy matinée de réalisme social. Car *Eastern Boys*, c'est là une de ses plus grandes qualités, est un film risqué et pourtant absolument maîtrisé, qui jure avec le naturalisme d'un certain cinéma français, dont Campillo est pourtant proche, lui qui est coscénariste et monteur des films de Cantet. La dimension onirique (renforcée par la musique électro et élégiaque d'Arnaud Rebotini) qu'il lui apporte en fait un des plus beaux objets du cinéma français cette année, inscrit pourtant dans son époque, en mettant au centre les préoccupations délébiles d'une France aux abois : l'étranger et l'homosexuel. Mais il n'a rien d'un film de niche. Un peu moins d'un an après le succès de *L'Inconnu du lac*, *Eastern Boys* partage avec le chef-d'œuvre de Guiraudic le même amour pour l'étrange, et ses amours gays ont la puissance de transcender un public plus large, et comme le feront Marek et Daniel, d'abolir les frontières. —
Eastern Boys, de Robin Campillo, avec Olivier Rabourdin, Kirill Emelyanov. Sortie le 2 avril.